

Les trôliers du quartier Saint-Antoine (1882).

Quelquefois, la femme ou l'enfant suit le meuble auquel tout le monde a travaillé et dont tout le monde attend la vente pour manger la soupe et boire un verre de vin, bien gagné après tant de coups de rabot!

5 Mais le plus souvent, le porteur part seul et il peut devenir alors complice de l'acheteur, du petit marchand du faubourg ou de l'agent des grandes maisons comme le Louvre, le Bon Marché, qui s'embusquent ainsi pour saisir le trôlier en route.

Le commissionnaire tient le sort du vendeur lié à ses crochets et il est naturellement tenté d'être contre le pauvre pour le riche. Il aura sa commission sur la détresse du choutier; et il le trahira, pour peu qu'il soit malhonnête homme.

10 Certain soir, il lui arrivera de rentrer bredouille chez le pauvre petit spécialiste qui a besoin de son argent pour manger et il avertira le ménage désespéré qu'il a en vain couru partout, que personne n'a voulu du meuble traîné depuis le matin! Il fera mine de déposer l'objet coupable et demandera qu'on l'aide à se débarrasser du fardeau. Puis, faisant l'attendri, il repassera les bras dans les sangles, et offrira à l'affamé de prendre le meuble à son compte: il possède quelques économies et a les moyens
15 d'attendre un moment plus propice pour écouler la marchandise avilie. Mais il n'offre qu'un prix infime; le choutier hésite, se défend. Pourtant il faut avoir la force de se remettre à l'ouvrage dès ce soir, ou demain matin, au lever du jour; pour cela, il faut se refaire et le choutier, qui a le ventre creux, accepte ce que lui propose le portefaix; il est déjà son obligé, lui doit sa course et devient sa victime, chair à travail, chair à usure!

20 On cite quelques-uns de ces commissionnaires qui ont des magasins à eux, meublés par la famine, et l'on m'en a montré deux qui étaient sur le chemin du million.

Pas besoin d'apprentissage et point de déchet ni de pertes dans le métier. Ils n'usent pas leurs bras, n'usent pas non plus de bois et de vernis; ils usent le temps, voilà tout, et chaque lambeau de ce temps-là est payé. Il y a tout profit à rouler longtemps, le meuble aux reins, sans le vendre.

25 Toujours exploité, et toujours affamé, le malheureux petit ouvrier en chambre! C'est le paria de la profession, ce petit choutier que tiennent en échec les gens de petits magasins et de grands bazars, et que tient en laisse le fouchtra lui-même, qui n'a que son dos, et, avec ce dos-là, se fait des rentes.

30 Pourquoi n'essaie-t-il pas d'entrer dans un atelier? Mais les ateliers sont pleins déjà. La place manque, tous les établis sont pris -ou bien le commerce languit et il n'y a pas d'ouvrage même pour ceux qui sont des familiers de la fabrique et les travailleurs ordinaires de quelque Majesté du Meuble.

D'ailleurs, il faut être un habile et un fort pour être embauché chez ceux qui paient bien, et l'ouvrier fait, capable de tenir son bout, devient plus rare tous les jours.

35 On a abandonné le Tour de France, la promenade à travers les grandes villes, qui n'amenait pas seulement le compagnon au cabaret de la Mère, mais qui le conduisait à des travaux divers, si bien qu'après ce tour de France, un ouvrier du meuble connaissait toutes les parties de son métier, était capable de travailler dans le luxe ou dans le bon marché, capable de faire un chef d'oeuvre en bois des îles ou en bois blanc. Il n'était pas condamné à une spécialité comme ceux qui, pressés de gagner, s'enchaînent, du premier jour, à un travail facile et limité dont ils sont les forçats jusqu'à la vieillesse
40 et à la mort!

On choisit la meule dont on sera l'esclave, et l'on tourne éternellement cette meule-là comme un cheval aveugle!

45 Celui-ci a trouvé le joint pour abattre son buffet en tant d'heures, cet autre vous bâtit une armoire en tant de jours, un dernier vient à bout des étagères en un tour de main; on se perfectionne et on s'encroûte dans cette production hâtive et monotone. On perd la main pour les besognes finies, et l'on est choutier à perpétuité.

50 Ça marche encore quand on est jeune. Alors, à trois ou quatre, dans un petit atelier du faubourg, frères, cousins, camarades, on peut entreprendre de fournir à quelque marchand telle série de meubles que l'on s'est habitué à construire, en dehors de tous autres, de façon à aller vite en besogne.

Il y a de belles journées à se faire, même chez les choutiers quand on est fort et qu'on n'a pas encore de cheveux gris. Mais quand l'âge arrive, les commandes s'en vont, parce que, dans le meuble, il faut de la poigne pour raboter et pour plaquer; la poigne partie, adieu le bon salaire, adieu le travail, plus de pain!

55 Plusieurs maisons du côté de la rue de Charonne sont toutes pleines d'ouvriers de ce genre qui ont leur établi chez eux et qui travaillent pour la trôle.

Quelques-uns de ces ouvriers portent un nom spécial. On les appelle les Ledru-Rollin, parce que les bâtiments où ils ont leur nid appartenaient à l'ancien montagnard de 1848, et sont encore aujourd'hui la propriété de sa veuve.

60 Bâtiments lugubres, enfer des pauvres! Murs délabrés, moisis; corridors sans fenêtre, où le jour arrive d'on ne sait où, louche et triste, pavés de carreaux usés, rongés, déchaussés, boueux. On ne voit pas clair là-dedans, en plein midi, et il se dégage parfois, des latrines, une odeur qui empeste la maison.

65 Il faut pourtant donner trois cents francs au moins pour avoir de quoi se loger dans cette caserne des misères, dans ce bagne d'ouvriers libres. Pour trois cents francs, on a juste un bout d'atelier, et derrière une cloison, la place d'une commode, d'un tout petit fourneau et d'un lit, à côté duquel il y a souvent la couchette d'un grand garçon, ou le berceau d'un nouveau-né.

Dans un de ces logis-là, j'ai vu une femme qui agonisait. Elle coûte l'argent des remèdes et ne rapporte rien. Elle vernissait autrefois, et c'était autant de gagné!

70 Il faut maintenant que l'homme se lève une heure plus tôt, se couche une heure plus tard, et il n'a guère plus de bénéfices qu'autrefois, parce que ceux qui lui achètent les commodes savent, par le porteur lui-même, qu'il les livrera à n'importe quel prix, au dernier moment, pour que la femme ait de la tisane et du sucre, pour que le médecin revienne, parce qu'il ne reparaitrait peut-être pas si, après tant de visites, on ne lui donnait pas un peu d'argent!

75 Allez chez les Ledru-Rollin, frappez à quelques-unes des portes qui ouvrent sur ces couloirs obscurs et empestés, et vous verrez combien elle est honnête, modeste et courageuse, cette race ouvrière, si souvent fusillée et toujours accusée de basses passions, de méchants vices, dès qu'en son nom quelques-uns relèvent la tête et demandent qu'on leur paie le travail ce qu'il vaut.

80 Mais si l'on n'attendait que des spécialistes, choutiers, trôliers, le signal des revendications et des augmentations de salaires, les ouvriers du meuble auraient encore pour longtemps du pain bien noir, et pas lourd, même, de ce pain-là, sur la planche où sont les outils d'atelier.

85 Ce ne sont pas les plus pauvres qui se révoltent et font les insurrections de métier. Ceux qui ont eu trop de misère n'ont plus d'espoir et n'essaient pas de se rebiffer: ils restent le front courbé sur leur ouvrage -il faut masser, masser pour manger, et l'on n'a pas le temps de se rendre aux meetings socialistes, à peine aux assemblées du corps d'état; on n'a pas une heure de libre pour aller causer en liberté.

Quand la bande des ouvriers de fabrique revient des réunions ou des comités, on est encore à l'établi dans les petits ateliers de la rue de Charonne. On aperçoit aux fenêtres les Ledru-Rollin et l'on entend le chantier du scier du bois et raboter des planches!

90 Aux jours de bataille, on verra des Ledru-Rollin descendre comme les camarades dans la rue; mais il est sûr que les chefs des mouvements ouvriers et des combats populaires sont toujours ceux qui touchaient la meilleure paie et avaient les moyens d'acheter des livres et d'étudier; qui pouvaient consacrer des heures à la cause commune et avaient le droit de crier à ceux qui les insultaient ou les fusillaient: " Ce n'est pas pour nous que nous réclamons, nous avons de quoi vivre; c'est pour ceux qui

95 ont juste de quoi ne pas mourir!" -prouvant ainsi qu'au-dessus des réclamations publiques flotte toujours la belle idée de sacrifice.

Les chefs de la grève du meuble ne sont pas des ouvriers en chambre et on ne les rencontre pas sur le Calvaire de la Trôle.

100 Ce sont les artistes en leur genre dont les grandes maisons ont besoin: elles passeront sous les Fourches Caudines du règlement qu'ils leur imposent, afin de ne pas abandonner à des mains inexpérimentées et malhabiles des commandes qui valent de l'or. On peut bien lâcher un peu plus de cuivre, transiger sur une question de sous, en faveur de tous, avec l'artiste seul capable de mener un travail à bonne fin, alors même que cet artiste-là prendrait des airs de révolté et semblerait vouloir faire la loi aux patrons. -Quitte à se venger plus tard!

105 Ah! c'est là l'inconnu! Tant qu'il n'y aura pas un grand livre du travail tenu librement et en public; les victoires d'une corporation ne prouveront rien, et le faubourg Saint-Antoine ne doit pas se figurer qu'il a gagné décidément la victoire parce que quelques patrons ont mis les pouces.

110 Les Ledru-Rollin continuent à bûcher comme des sourds et n'en sont pas plus riches. Le peuple de la rue de Charonne et de la rue Basfroi paraît avoir gagné l'esprit de révolte, grâce à cette récente agitation, et pourtant je crois que la haute barricade de Hugo ne se relèverait pas menaçante comme autrefois. C'est à Montmartre que serait le trépied de pierre des grands inspirés de la foule en habits de travail.

Mais aussi le prix du loyer a poussé le peuple plus loin, et le faubourg Saint-Antoine n'appartient plus aux enfants de Paris, pas même, dans certains coins, à la France.

115 Nous y trouvons des Bretons qui vendent de l'ail béni, des Italiens qui montrent des marmottes et des bataillons d'Allemands.

120 Jules Vallès, « Le Faubourg Saint-Antoine », *La France*, 24 novembre 1882, in Jules Vallès, *Oeuvres*, vol. 2 (1871-1885), édition établie, présentée et annotée par Roger Bellet, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 837-841.